

Y a-t-il une conception de l'inconscient chez Lacan ?

Une réflexion sur le début du séminaire XI
« les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse »

Une remarque préliminaire : dans le premier chapitre des « 4 concepts », Lacan aborde la question du désir de l'analyste. Il dit que c'est important, fondamental que c'est cela qui opère. Il le réfère à deux désirs :

- Le désir de l'hystérique qui, dit-il est toujours insatisfait et ne se propose que dans la parole
- le désir de Freud, dont il ne dit rien.

Il oublie complètement le désir de Lacan qui est le seul dont il aurait pu dire quelque chose de pertinent. Et ce désir-là il l'oubliera pendant toute sa carrière : on n'en entendra jamais parler, sauf une fois, dans une des dernières séances du séminaire 20 (Seuil, p 107) où il énonce le récit d'un de ses rêves, pour la seule et unique fois de sa vie. Et dans ce rêve il y est question de son désir d'être un brillant causeur et son désir d'arrêter de vouloir être un brillant causeur : « J'ai rêvé que quand je venais ici, il n'y avait personne, (...) je n'avais plus qu'à me les rouler ». C'est bien vu, parce qu'il s'est toujours bien plus occupé d'être brillant à son séminaire plutôt que dans ses analyses. Vu qu'il ne s'est jamais occupé de son désir d'analyste. Je peux l'affirmer, car, s'il s'en était occupé, eh bien, il nous en aurait parlé !

Quant au désir de Freud ... Freud s'est bien plus avancé que lui en nous parlant de ses rêves, de ses actes manqués, de ses lapsus, de ses oublis. C'est comme ça qu'il a inventé la psychanalyse, là où Lacan l'a noyée sous des monceaux de références philosophiques et mathématiques.

Ce qu'il fait en nous parlant de l'inconscient au début des 4 concepts. Il ne dit rien d'autres que ce qu'avait dit Freud : il y a un inconscient originaire, le refoulement originaire, à partir de quoi tout tourne. C'est une béance, un trou, dans lequel se déverse l'autre inconscient. Mais là où Freud le disait clairement, là où Freud l'argumentait patiemment, il déploie des trésors de rhétorique qui ne disent rien de plus. Au contraire, ça contribue grandement à noyer le poisson... comme toujours chez Lacan.

Son inconscient est donc un inconscient poétique et intellectuel : ce n'est pas le fruit d'une recherche sur lui-même.

L'inconscient comme fruit d'une recherche sur moi même, voici comment je peux le décrire.

Tout tourne en effet autour de la question de l'origine. Mais Lacan confond le refoulement originaire et les fantasmes des l'origine. Il met tout ça dans le même panier.

Il faut distinguer

- le refoulement originaire, que j'ai appelé le Réel : ce sont les impressions très précoces laissées dans la mémoire lorsque nous n'avions pas encore appris à parler. Ça se retrouve dans le fond des rêves, souvent comme un décor, des pièces anciennes,

délabrées, encombrées d'objets poussiéreux et indescriptibles. Le noir, les caves, les greniers, tout ce qui est difficile à décrire : voilà la forme sous laquelle ça apparaît. Ça c'est pas Lacan qui le dit, c'est moi, parce que je l'ai exploré chez moi même.

- le refoulement proprement dit : ce sont tous les fantasmes concernant cette origine. La fameuse « béance » dont parle Lacan c'est quoi ? C'est le fait que nous ne savons rien de cette origine car nous n'y étions pas ou, si nous y étions, c'était à l'état « sans langage ». L'enfant que nous étions, apprenant le langage, se reconstruit une origine avec les bribes de ce qu'il entend : qu'il était dans le ventre de maman, que papa a déposé la petite graine etc. ainsi il crée *a posteriori* une histoire inventée tournant autour de ces 4 termes : conception, gestation, naissance, castration. L'Œdipe y est aussi, car il se voit volontiers ensemençer sa propre mère pour se concevoir lui-même. C'est vrai aussi pour une femme, qui se conçoit toujours à l'origine comme ayant eu un phallus. Tout cela est bien entendu refoulé, mais ce n'est pas le Réel c'est de l'imaginaire destiné à symboliser ce qui manque dans l'histoire du sujet.

Bon. C'était pas plus simple de nous le dire comme ça, plutôt que cette diarrhée verbale d'où on ne peut rien sortir si on n'a pas fait soi-même les explorations de l'inconscient qui s'imposent ? Sans compter que, de ça : conception, gestation, naissance, castration + L'Œdipe, Lacan n'en parle jamais nulle part, ce qui me permet de dire qu'il ne l'a jamais exploré pour lui même.

Quant au désir de l'hystérique, je déteste et condamne absolument cette formule montrant que Lacan n'est pas sorti de la psychiatrie. Insatisfait, le désir de l'hystérique ? C'est la définition même de tout désir : il est insatisfait, car s'il était satisfait, il n'y aurait plus de désir ! Alors, qu'on attribue ça à « l'hystérique », c'est une belle façon de s'en laver les mains sur l'air de « c'est pas moi, c'est l'autre ».

Dire que ce serait pour le distinguer du désir de l'obsessionnel qui, lui, serait « impossible » et non pas insatisfait, c'est encore plus nul : le désir n'est pas satisfait parce qu'il est impossible à satisfaire, pour tout le monde ! Parce que les reconstructions imaginaires que l'on invente pour boucher le trou de l'origine ne seront jamais que des reconstructions imaginaires, donc à jamais insuffisantes. Parce que la menace de castration sera toujours là pour les garçons et l'envie de phallus toujours là pour les filles, source du désir de prouver la possession du phallus et la castration de l'autre.

Sur le statut de l'inconscient, Lacan commence par dire qu'il n'est pas ontologique (p 31) ; bien, ce n'est pas un être, se dit-on. Oui, en effet, puisque « in-conscient », « Unbewusst », ces particules insistent sur le côté négatif : c'est plutôt du non-être, et là il précise : du non réalisé (p 32). On veut bien. Puis il continue en parlant du statut de l'inconscient qui est « fragile sur le plan ontique » (p 34). Enfin il termine en disant : « ontiquement donc, l'inconscient c'est l'évasif ». Donc, comme d'habitude, Lacan passe de la chose à son contraire (p 33).

Par évasif, il veut dire : évanouissant, élidé, perdu... on pourrait dire : il est en accord avec lui même puisqu'il dit que l'inconscient est de l'ordre du négatif : le non – conscient, non-réalisé, donc dépourvu d'être. N'empêche, il conclut que son être, c'est ça.

En résumé, il ne faut pas faire de l'ontologie, mais l'inconscient a quand même un statut ontique.

Perso, j'en ai rien à faire de ces considérations sur l'être et le non-être dont on voit bien qu'elles sont issues de la philosophie et non de la pratique analytique. Les

références de Lacan pour réfléchir sur la psychanalyse, ce n'est pas sa pratique, c'est la philosophie. On va le voir plus loin où il s'emmêle les pinces en tentant d'estimer Freud à l'aune de Descartes.

D'où, il poursuit dans la même veine : le statut de l'inconscient n'est point ontique mais éthique. Ce sont en effet les préoccupations des philosophes, à commencer par Aristote, qui découpent le champ du savoir entre : ce qui concerne l'être des choses (ontologie) et ce qui concerne les affaires humaines, en gros, l'âme (l'éthique).

Au passage, bel exemple de la confusion réel-réalité, p. 35, à propos du rêve de l'enfant mort qui brûle dont, aussi souvent qu'il le reprendra (et ce sera très souvent !) il ne remarquera jamais qu'on ne connaît pas le sujet de l'énonciation de ce rêve. Ce dernier a donc un statut d'objet, là où Freud avait situé l'interprétation du rêve à confier au rêveur lui-même, c'est-à-dire en réintroduisant le sujet comme essentiel. Si donc, théoriquement, Lacan nous dit que l'on passe de l'ontologie à l'éthique, dans le courant même de ce séminaire, il discute de l'être de ce rêve (donc de l'ontologie), en faisant fi de la parole du sujet rêveur (de l'éthique). « Ce « je pense », en tant qu'il bascule dans le *je suis*, c'est un réel » dit-il, p 37, faisant référence à la formule de Descartes. Où nous voyons une nouvelle fois l'éthique déraiper en retour dans l'ontologie qu'il dénonce.

Pour moi, toute la démarche de destruction du savoir par laquelle Descartes arrive à la vérité du « je suis » comme corollaire du doute, toute cette démarche est le travail de la pulsion de mort, c'est-à-dire du symbolique. Le « en tant qu'il bascule dans le *je suis* » signale justement une assomption du sujet qui vient de trouver une représentation de lui-même : l'exact contraire d'un réel.

Or, dans le passage qui va suivre, Lacan va faire référence à Freud en tant qu'il parle de ses propres rêves, c'est-à-dire là où Freud assume en terme de « je » ce qui, par ailleurs, pouvait penser sans lui avant qu'il n'en parle. Pourtant, le rêve cité (l'enfant mort qui brûle) n'est pas de Freud, il n'est même pas de la personne qui l'a raconté à Freud. Tout « je » a été écarté de ce rêve transformé en objet et en plus qu'objet, tellement il a été repris et passé de la main à la main comme de la monnaie (c'est-à-dire sans valeur d'usage) en dépit de la consigne de Freud : on confie l'analyse d'un rêve au rêveur lui-même.

Et pourtant que dit-il ? p 36 : « l'abîme est manifeste de ce qui a été vécu à ce qui a été rapporté ». Oui, c'est exactement ce que je révèle dans cette lecture. L'emploi du passif dans cette formule vient à l'appui de ce que je révèle de ce que dit cette phrase : il n'y a pas de « je ». De ce fait, le statut de ce dont on discute est bien passé dans le champ d'une chose où le sujet a été exclu dans les termes de la passivité. Ce qui compte est devenu une chose, que ce soit « ce qui a été vécu » comme « ce qui a été rapporté ». Il ne s'agit plus de « ce que je vous dis que j'ai vécu ». Mais Lacan ne remarque même pas cet écart gigantesque dans l'exemple sur lequel il prend appui, c'est-à-dire le rêve de l'enfant mort qui brûle.

Paradoxalement voilà qu'il nous ramène Descartes avec son « je pense, donc je suis ». Ah, en voilà un, de « je » ! Voilà le philosophe soudain plus « sujet » que le « psychanalyste ». Par un étonnant tour de passe-passe, Lacan inverse la démarche de Descartes, en le plaçant du côté de la certitude. Pourtant, le philosophe part d'un doute sur tous les savoirs, d'un doute sur tout ce que lui communique les sens. Il n'en arrive à la certitude qu'après avoir constaté que, ce dont il ne peut pas douter, c'est qu'il a fait

cette démarche : de douter. Cela devient une certitude, confortée par l'invalidation de l'hypothèse du malin génie.

Lacan nous dit que l'inconscient se manifeste par le doute : dans le récit d'un rêve c'est souvent qu'on ne sait pas trop, qu'on a du mal à décrire, etc. Que Freud, lorsqu'il rapporte ses rêves, est un sujet qui doute. Que, de ce fait, Freud est « assuré d'une pensée inconsciente... qui se révèle comme absente ». Il y aurait quelque peu à redire : cette pensée n'est pas absente au moment où on la découvre au travers du récit d'un rêve. Elle révèle qu'elle était absente auparavant, mais elle ne peut le faire qu'au moment où elle se présente.

Par ailleurs, à mon avis, ce n'est pas sur le doute que Freud appuie sa certitude, mais sur le fait qu'il analyse son propre rêve, en termes de « je ». Sur le rêve de quelqu'un d'autre, on peut douter de son interprétation, mais sur le sien propre, si une association est venue, on ne peut dire que : *il est vrai* que cette association est venue. Car le rêveur dispose, à son insu, de la totalité du matériel associatif, ce dont aucun autre n'est capable.

À l'inverse, ce qui est absent de cette pensée, dit Lacan, c'est le sujet : « cette pensée, il est sûr qu'elle est là, toute seule de tout son *je suis* ». Et donc, c'est par ce *je pense* que va se révéler le sujet, dit-il. Très bien, mais alors pourquoi dit-il, dans la phrase suivante : « c'est là le saut, quelqu'un pense à sa place » ? Et encore trois phrases plus loin : « ce champ de l'inconscient, le sujet y est chez lui », ce sujet qui était absent de la dite pensée 4 phrases plus haut. Plus tard, dans cette même veine, il parlera de sujet acéphale.

En résumé : la pensée est là et n'est pas là, le sujet et là et n'est pas là, c'est quelqu'un d'autre. Il est exclu de l'inconscient, mais il y est chez lui.

Dans un premier temps, il constate une analogie de la démarche : le doute, puis la certitude. Mais en conclusion, il oppose Descartes et Freud, la certitude et le doute, en oubliant au passage que, s'il n'y avait pas eu de doute, chez Descartes il n'y aurait eu aucune certitude. Il ne lui vient pas à l'idée non plus qu'à force de douter, en racontant des rêves, on arrive cependant à des certitudes sur la conception, la gestation, la naissance, la castration, l'Œdipe et que donc par cela même on se met au monde comme sujet. Et qu'on peut se tenir, comme sujet, dans la certitude de douter : ces fantasmes sont-ils imaginaires ou réalité ? – peu importe, de toute façon, ils me constituent comme sujet.

En résumé : la démarche de Descartes est comme celle de Freud, mais elle s'oppose à celle de Freud.

Il est donc totalement impossible de se sortir d'un tel embrouillamini. On ne peut en sortir ... aucune certitude, ne serait-ce que sur ce qu'il cherche à dire.

Bien sûr quelqu'un pourra toujours venir me dire que je n'ai rien compris et qu'il y a une grande rigueur dans la démarche de Lacan, qu'il va s'empresse de démontrer. En ce cas très bien : j'attends !

Je crois que lorsqu'on lit Lacan avec des lunettes positives, notamment si on est fasciné par la rhétorique et le personnage, alors on s'arrange toujours pour trouver une cohérence que l'on injecte dans le texte, quitte à ce que le collègue y projette une autre cohérence. C'est ce que j'avais fait autrefois. Et puis, une fois détaché de la fascination collective qu'il a suscitée, on peut alors se rendre compte d'une lecture telle que celle que je propose.